

-POUR-
mémoires
Concours d'écriture



Edition 2023/2024

« **DANS UN RECOIN DE MA MEMOIRE** »

Garder la trace, conserver le souvenir,
s'engager pour conjuguer le passé au présent

mémoire
du camp de rivesaltes

-POUR-
Mémoires
Concours d'écriture

Le thème de cette quatrième édition du concours d'écriture du Mémorial du camp de Rivesaltes est « *DANS UN RECOIN DE MA MEMOIRE. Garder la trace, conserver le souvenir, s'engager pour conjuguer le passé au présent.* »

L'objectif de ce projet est de proposer aux jeunes élèves du département des Pyrénées-Orientales et de la région Occitanie d'exprimer leur engagement citoyen, civique et artistique en lien avec les questions de mémoire.

Ce concours s'adresse aux élèves des collèges, des lycées généraux, technologiques, professionnels des académies de Montpellier et de Toulouse, et aux établissements de l'éducation informelle.

Cette année, les finalistes ont été invités et récompensés par une journée qui leur a été consacrée au Mémorial du Camp de Rivesaltes.

Au programme : des rencontres privilégiées avec les acteur.e.s des métiers du livre (auteur.e.s, libraires, partenaires...), des ateliers artistiques, journalistiques et la mise en voix de leurs productions.

Prix Nouvelles, récits courts - Lauréate

Liloo Andriot-Ribiere

« La paix naquit après »

Lycée Alfonse Daudet de Nimes (30).

Enseignante d'espagnol : Claire Sonzogni.

1940. France : Camp d'Argelès.

Ce n'était pas l'odeur défraîchie du bois humide, ni celle des flaques dont les effluves donnaient à vomir. Non, ce n'était pas ça qui avait fait tomber mon cœur à mes pieds, qui obstruait mes tympans, faisait remonter la bile dans ma trachée.

C'était ce corps, gris de la tête aux pieds, les orteils colorés de bleu. Son sang venait de s'éteindre, il ne circulait plus, ne circulerait plus jamais. J'entendis le bruit avant de le sentir, me vis au sol avant de comprendre que j'étais tombé. Tout ça n'avait rien de nouveau, ce n'était pas la première fois qu'on retrouvait un cadavre, pendu. Mais c'était la première fois que je perdais un ami. Ses petites mains, mutilées par les gardes français, se teintaient des mêmes couleurs qu'à notre arrivée à Argelès. Cette fois-ci seulement, il ne se contentait plus de frôler la mort ; il l'avait saisie, tenue presque aussi fort que cette corde qui venait de s'emparer de sa vie. Peut-être l'avait-il suppliée, implorée de le laisser partir. La mort n'était pas difficile à trouver, elle rodait, partout, tout le temps ici. Elle me caressait souvent du bout du doigt lorsque nous nous trouvions seuls dans la même pièce.

Je sentis mon cœur battre à l'autre bout de la cabane, ce dernier roulait, mais je fus incapable de le récupérer. La mâchoire entrouverte, le petit garçon laissait voir ses dents tordues, ses lèvres fendues. Si je m'approchais suffisamment, je pourrais sentir l'odeur de la mort. Peut-être celle du sable que les gendarmes lui faisaient manger. Ils riaient toujours, comptaient les côtes visibles sur nos torsos. Ils se moquaient et nous chuchotaient à l'oreille ce qu'ils infligeaient à nos mères, là dans l'ombre où personne n'osait les arrêter.

À cette heure-ci, ses parents usaient encore leur cœur aux travaux forcés. Le petit garçon n'avait pas rejoint sa mère aujourd'hui. Il était malade, semblait-il.

Ce qui me rendait triste, c'est qu'on ne parlerait pas de nous. On parlerait des coupables, des bourreaux, on raconterait leurs vies, leurs mots, ils connaîtraient leurs noms. Mais personne ne connaîtrait les nôtres. Nous ne serions qu'un nombre, plus ou moins grand. On servirait aux rapports, on nous appellerait « les morts » ils les appelleraient « les blessés », parce que personne ne survivrait. Il n'y en avait jamais, des survivants. Personne n'échappait à la guerre sans être mort ou blessé.

Le cadavre du garçon ne serait peut-être qu'un nom sur une stèle, encore fallait-il qu'il ne finisse pas aux « inconnus ». C'était toujours ainsi, et il le savait. Je le savais. Avait-il été courageux ou lâche ? En tout cas, il avait souffert. Autant dans la vie que dans la mort. La corde avait rosi son cou, pourtant, rien ne montrait qu'il s'était débattu. Il devait le savoir : ici ou en Espagne, rien ne changerait. La guerre ne cherchait jamais la paix. Elle l'ignorait, comme le monde ignorerait le peuple Espagnol une fois tout cela terminé.



La paix n'existait pas pour les victimes ; mon ami encore accroché à cette corde l'avait compris. Un mémorial par-ci, un discours par-là, une page dans une encyclopédie, et voilà tout. Nous n'allions ni être un génocide, ni un jour férié. Le garçon devant moi allait être oublié. Le camp d'Argelès n'en serait qu'un parmi tant d'autres. Notre exil, notre traversée de l'Espagne jusqu'en France et les violences qu'on nous a faites... Tout ceci ne serait qu'un écho, enfoui sous les décombres de l'Histoire.

Mon cœur venait de finir sa course au fond de la pièce. Il pourrissait là, entre l'urine et le vomi. Je n'allais pas le ramasser, parce qu'au fond, je le savais : ça ne servait à rien. Bientôt, les gardes séviraient le prétendu responsable, sans savoir que les coupables, c'étaient eux. Eux ou ce monde, je n'aurais su le dire. Il y aurait toujours quelqu'un à blâmer et quelqu'un à blesser, mais ce ne serait pas lui, pendu à une poutre fragile. Dans le fond de la pièce, la mort me fit un clin d'œil. Je la fis patienter.

La porte s'ouvrit à la volée, et enfin, il fit plus clair dans la pièce. Le rien qui constituait nos couchages fut balayé à coups de pied, lorsque la mère du garçon entra. D'ici on pouvait distinguer les marques violacées sur son épaule, sur sa pommette. Si la paix n'avait pas sa place ici, l'innocence non plus. Les mots nous échappaient, mais nous le savions, le voyions.

La mère ne prêta pas attention à moi. Comment l'aurait-elle pu ? Ses mains tremblaient, elle ne savait pas quoi faire, où toucher. Je le sentis jusque dans mes doigts, frissonner. Elle se mit à hurler. Elle déchirait la providence ; le toit de l'habitable délabré par le sel, le vent, le sable ; elle implorait les cieus, jurait dans sa langue. Mais ce n'était pas elle que je regardais, c'était lui. Je lui souris, un sourire faible, un sourire du ciel, parce que ce cadavre, c'était moi.

Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste

Padmé Gueidan

« De briques rouges »

Lycée Jacques Prévert, de Saint-Cristol-les-Alès (30).

Enseignant lettres modernes : Gilles Dumoulin.

Marie Jeanne, te souviens-tu des villages ? Ils étaient magnifiques disait-on. C'étaient ces villages en briques rouges où les gens étaient plus chaleureux que le temps. Les jeunes filles dansaient. Les jeunes hommes chantaient. Il y avait des enfants à peine innocents et des vieillards croulant sous le poids de l'âge. Tu aurais pu grandir dans un de ces villages. Je crois que tu l'as fait, mais simplement avec le temps tu ne sais plus exactement. Alors laisse-moi te compter l'histoire de ces lieux oubliés où tu aurais pu être heureuse.

Il faisait beau en ce jour de fête. L'alcool coulait à flot et tous riaient sans penser à demain. Les femmes, aux longs cheveux tressés, faisaient claquer leurs mains au rythme de la musique. Les fleurs dans leurs cheveux envoûtaient amoureuxment les jeunes garçons. Les enfants couraient, pensant ne jamais tomber. Les hommes dévoraient les assiettes dégoulinantes de graisse, à croire qu'ils ne mangeraient plus jamais. Il faisait beau, c'était l'été sans la guerre, c'était les rires sans les pleurs.

Un jour, dans le ciel, les étoiles sont parties, les chants des gitans ont cessé de résonner. Un jour, celui de la solution finale, a ravagé les maisons en briques et les sourires des enfants. Un homme, un artiste, a tout pris de ces villages qui abritaient la vie. Il a bâti des temples. Et ces derniers n'avaient ni foi, ni loi : ils tuaient, point barre. C'est absurde ces choses-là. Mais peut-être qu'une guerre ça se fait, ça ne se comprend pas. En tout cas, moi, Marie Jeanne je ne te comprends pas. Alors te souviens-tu, mamie, de ces visages ? Ils étaient comme le tien, comme le mien. Ils avaient des défauts sur lesquels accrocher son amour. Ils resplendissaient, voués à l'oubli comme nous tous.

Tu ne te souviens pas, tu étais jeune. Des gens mouraient, tu l'ignorais. C'était un peu la guerre et tu jouais. Tout cela t'a touchée, tu ne le savais pas encore.

Tu es partie du village et ce n'était qu'un détail dans ton histoire, une anecdote à raconter au repas de famille. Tu étais une enfant née dans la guerre, voilà. Pourtant, ce petit détail a fait autant de dégât qu'une bombe lâchée dans les rues, faisant vaciller les lampes au plafond des appartements.

Les années se sont écoulées. Ta mémoire en a fait de même. Je suis là aujourd'hui, près de toi. Toute la famille est là. Tu ne le remarques même pas. Je pleure. Mais pas pour toi. Je pleure parce que tout est si glauque, parce que le ciel est gris, qu'il fait froid et qu'il y a bien des années que les villages se sont effondrés. Je m'attarde sur tes yeux, magnifiques d'un bleu délavé, perdus au loin. Où regardes-tu ? Est-ce cette fameuse fête d'été que tu admires au loin ? Je continue de les observer, ruines d'une vie passée. Je te regarde et je me perds dans ce ciel, grisé par l'oubli.

Des souvenirs qui ne sont pas à moi me reviennent en tête, jusqu'à la nausée. Tu as vécu une vie bien étrange pour une femme aussi belle. Tu as vu les briques qui tombent, les pleurs des nourrissons accrochés aux bras des mères. La guerre a creusé ton cœur, la folie s'est installée. Tu étais bien étrange pour une femme presque belle.



Ici, tout le monde pleure, sauf toi. Mais peut-être pleurent-ils parce qu'ils se souviennent, de ce que tu as fait ou pas, contrairement à toi. Ils pleurent parce que les villages ont été détruits et toi tu l'oublies.

Tu ne sais plus d'où tu viens, il n'y a plus que de la haine dans tes mains. Comment aimer quand on a perdu sa maison ? Tu ne l'as jamais su.

Je veux croire que tu viens de ces villages que le monde tend à effacer. Sinon pourquoi tes souvenirs disparaîtraient ? Tu as vu les maisons en brique éclater, les chemins de terres labourés. Tout était en feu et en ruines. Tu devais déjà être folle et le feu a répondu à ta folie. C'est bien triste comme histoire, mais je ne te plaindrai pas. Je me souviendrai pour toi de ces villages où les fêtes retentissaient. Je me souviendrai de toutes ces versions de toi, de ton amour invisible, de tes coups, de tes cris, de tes peurs, de tes mains qui tremblent. Je me rappellerai pour toi, de tout ce que je ne sais pas.

Mais je ne te plaindrai pas. C'est désolant de voir nos vies, troublées, parce que toi tu étais perdue, sans origine, à cause de la guerre peut-être, depuis ta naissance sans doute, car toutes les fleurs qui éclosent, aussi belles soient-elles, ne sont pas toujours bonnes à cueillir. Puis avec le temps, je le sais maintenant, les briques s'effritent, les villages s'effacent dans l'air du temps. Tu n'es plus qu'un lointain souvenir qui palpite au loin, réduite en cendre comme ces gens dont tu as oublié le nom.

Si rien de tout ça ne s'était passé, si l'artiste avait continué à peindre, si les étoiles n'avaient pas disparu, si les chants s'étaient éternisés, tu aurais été un peu différente. Tu n'aurais pas tout oublié. J'aurais pu venir te voir dans ta vieille maison de brique rouge. J'aurais ri de ta douce folie et j'aurais parlé polonais.

Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste

Angèle Mercury

« Les leçons du passé »

Collège Pierre Mendès-France de Saint André (66).

Enseignante : Christine Pinard.

Dans l'ombre d'une petite rue pavée, entre les vieux bâtiments de pierre qui se dressent, comme des gardiens silencieux du passé, se trouve un café modeste. Sa façade usée par le temps et les intempéries ne semble pas raconter grand-chose au premier abord, mais pour ceux qui s'y attardent, il révèle des secrets enfouis dans les méandres de l'histoire.

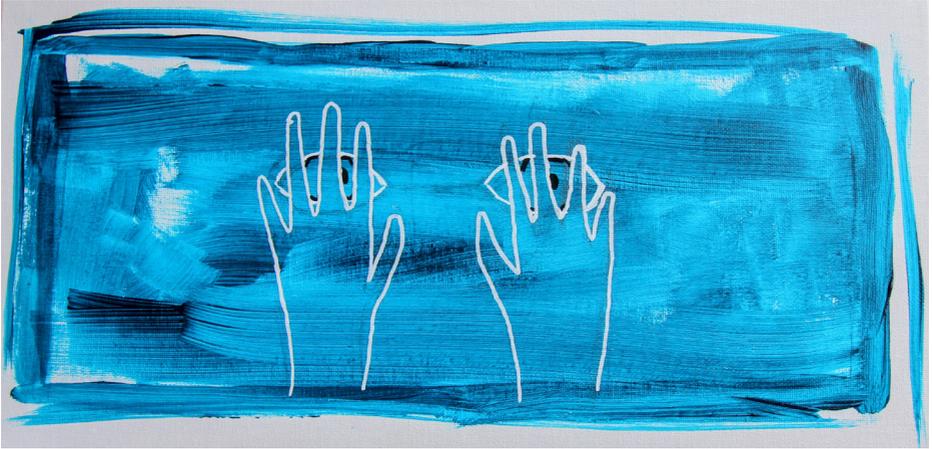
C'est ici, dans ce café familial transmis de génération en génération, que résonnent encore les échos des histoires passées. Mon grand-père, un homme au visage buriné par les années et les souvenirs, aimait s'asseoir près de la fenêtre, son verre de vin à la main, pour raconter les récits de la guerre d'Espagne.

Il évoquait avec émotion les jours sombres où la liberté était en jeu, où les idéaux se heurtaient à la réalité brutale de la violence.

Ses mots étaient comme des pinceaux qui esquisaient les images des combats, des amitiés forgées dans l'adversité, des pertes déchirantes qui laissaient des cicatrices indélébiles dans les cœurs.

À chaque coin de rue, dans chaque bâtisse centenaire, semblait se dissimuler une parcelle de l'histoire familiale. Les vieilles lettres jaunies cachées dans un tiroir évoquaient les récits de mes ancêtres, des immigrants courageux qui avaient quitté leur terre natale pour chercher une vie meilleure de l'autre côté de la frontière. Leurs histoires de labeur acharné et de rêves brisés étaient gravées dans les murs de notre maison, témoins silencieux de leur courage et de leur détermination.

Mais l'histoire ne se limite pas à notre propre lignée. Elle s'étend au-delà des frontières, touchant des vies et des destins lointains qui résonnent étrangement avec les nôtres. Je me souviens des récits poignants de la Shoah, des familles déchirées par la cruauté de l'humanité, des voix étouffées par le poids de la souffrance. Leurs visages hantent mes pensées, me rappelant la fragilité de la paix et l'importance de se souvenir, même lorsque les souvenirs sont douloureux.



Aujourd'hui, alors que je parcours les rues de ma ville natale, je suis frappée par la richesse des histoires qui l'habitent. Chaque monument, chaque plaque commémorative est un rappel poignant de ceux qui ont sacrifié leur vie pour un idéal, pour une cause plus grande qu'eux-mêmes.

Leurs histoires sont notre héritage, notre héritage commun, et il est de notre devoir de les préserver, de les transmettre aux générations futures, afin que les leçons du passé ne soient jamais oubliées.



Prix Nouvelles, récits courts - Prix Coup de coeur

Perine Trousy

« Ici »

Lycée Alfonse Daudet de Nimes (30).
Enseignante d'espagnol : Olivia Garcia.

Fierté, cris de joie, sifflements...

Il règne une atmosphère joyeuse et détendue dans le stade.

Les applaudissements résonnent avec les rires des enfants, et les drapeaux bleus et blancs s'élèvent comme les nuages dans le ciel.

Et je suis là.

Au centre de tous ces regards admiratifs, j'ai entre les mains ce qui représentera le pays que j'ai réussi à réorganiser. En ce jour qui marque à jamais l'honneur de notre pays, j'offre à ces champions ce cadeau doré comme le soleil.

Chacun d'eux me serre affectueusement la main, me témoignant ainsi le respect et l'admiration qu'ils ont à mon égard, avant de brandir cette précieuse récompense vers le ciel, pour remercier Dieu qui nous a conduit à la victoire. A mes côtés, mon cher collègue me regarde avec un air fier égal au mien et ensemble nous voyons ces braves gens partir et c'est à ce moment précis, avec toutes les caméras braquées sur nous, que je me dis que j'ai gagné ce que j'ai le plus désiré au monde :

Une Argentine parfaite et unie

Quand le coup de sifflet

Annonce la fin du jeu

Des cris de joie

Se mêlent aux rires

Et moi, au centre

De toute ma puissance

Je vois ce spectacle

Qui nous montre à tous

La solidarité de notre monde

Et que personne n'oublie

Maintenant fermez les yeux et imprégnez-vous de mon histoire, visualisez-la avant de rouvrir les yeux pour lire la suite

Peur, tristesse, silence...

Il règne une atmosphère terrible et amorphe dans l'espace.

Les coups résonnent avec les cris des enfants et ils lèvent vers le ciel leurs mains noires et rouges comme notre sang sur le sol.

Et je suis là.

Au centre d'une foule de gens à l'air désespéré. Entre mes mains, je garde ce qui représente avec tendresse la vie que j'ai réussi à donner avec ma femme. En ce jour qui marque à jamais l'horreur de notre pays, je donne à contrecœur à ces *hinchapelotas* sans cœur cet angelito doux comme un bonbon.

Chacun d'eux me piétine, me montrant ainsi l'indifférence et le mépris qu'ils ont à mon égard. Je lève les mains vers le ciel pour prier Dieu d'avoir pitié de nous.

A mes côtés, ma chère épouse me regarde avec une tristesse égale à la mienne et ensemble nous voyons ces monstres partir avec ce cadeau de la vie, nous les supplions, nous pleurons en les regardant s'éloigner et c'est à ce moment précis avec tous les yeux rivés sur nous que je me dis que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde :

Mon lindo garçon

Quand le coup de feu

Annonce le début de l'horreur

Des cris de désespoirs

Se mêlent aux larmes

Et moi, au centre

Avec tout mon désemparement

Je vois cette scène

Qui nous montre à tous l'atrocité de notre monde

Et que personne n'oublie

Maintenant fermez les yeux et imprégnez-vous de mon histoire, visualisez-les avant de rouvrir les yeux pour lire la suite,

Deux histoires, deux personnes mais une seule journée, un seul pays et un seul moment.

A seulement deux pas de la première histoire, se déroulait la seconde. Reculez d'un pas dans votre esprit et ainsi les deux histoires n'en formeront qu'une et cette histoire est celle de milliers et milliers de personnes durant la finale de la coupe du monde en Argentine en 1978, qui derrière les rires et la joie souffraient en se demandant si elles verraient la lumière du jour le lendemain.

Le dimanche 25 juin 1978.

Un jour dont l'atrocité ne s'oubliera jamais.



Prix Poésie - Lauréate

Tania Kaya

« Ma valise et moi »

Collège Gérard Philippe de Montpellier (34).

Enseignante de français : Elsa Rault.

Ma chère valise,

Toi, ma fidèle compagne qui, avec moi, a traversé cette aventure

Portant le fardeau de mes blessures

Je nous souhaite un avenir plus sûr

J'ai posé bagage ici, un jour de l'année 1962

Transportant mes souvenirs d'un pays aux odeurs de fleurs orangées

Ici, je me demandais où étaient les fleurs ?

Elles me semblent n'avoir jamais poussé

Mon pays, je t'ai quitté avec le cœur lourd

Vers un destin incertain et des jours sans retour

Passant de camp en camp, de pays en pays

Ma valise, ce seul lien avec ma patrie

Considéré comme un traître par celle-ci

J'ai pourtant cru l'avoir servie Mi-français, mi-algérien, je suis un harki

Dont plus personne ne veut être l'ami

Je pars en exil, laissant derrière moi les larmes et les cris

Ma valise devient ma seule famille

Elle referme mes photos et mon cœur rassis

Vers notre nouveau foyer, en route !

Dans un endroit isolé

Que seul Dieu pouvait trouver, où l'enfer brûlait

Au moins quelqu'un savait où j'étais

Rivesaltes, un enfer que personne ne connaît

Rivesaltes parqué dans une baraque maussade
Aux couchettes en bois, aux heures si fades
Du pain si dur tel que ma valise me semblait un festin
Rivesaltes aux odeurs abominables
Rivesaltes dont il était impossible de sortir

Les jours passaient comme des mois et les mois passaient comme des années
Considérés comme des moins que rien
Un morceau de pain valait plus que nous...

Que le monde sache combien nous avons été utilisés, traités d'indésirables
Exploités comme des bêtes

Ma chère valise, partons pour le lui raconter.



Prix Poésie - Finalistes

Collectif

« Polyphonie »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34).

Enseignante lettres modernes : Claire Zaragoza.

Le jour où j'ai vu le camp de Rivesaltes pour de vrai...

Quatre vers pour se souvenir... Témoignages.

Dans le recoin de ma mémoire je me rappellerai toujours du jour où j'ai vu Rivesaltes et ses bâtiments à moitié détruits. Les images invisibles des personnes qui ont souffert sur cette terre. L'impression d'être observé par la mémoire de tous ces gens qui ont marqué l'histoire de ce camp.

Ce camp situé aux quatre vents,

Qui me glace déjà le corps

Me fait ressentir la mort,

Une vague tristesse m'envahit.

Dans le recoin de ma mémoire, je garde le jour où j'ai découvert le mémorial de Rivesaltes,

Les hurlements, les pleurs, la violence du vent

Ce vide désertique, et cet isolement

Face à ces plaines arides, tourmentées, hantées

Par le souvenir de la souffrance passée.

Dans le recoin de ma mémoire, je garde le jour où j'ai découvert le Mémorial de Rivesaltes. C'est un lieu qui exprime la souffrance de milliers de personnes qui ont vécu des conditions de vie insoutenables. Un lieu qui nous rappelle les horreurs des conflits entre pays, il est essentiel de ne pas oublier.

Pour toi, petit enfant privé de liberté

Innocence volée et parents déportés

Petit enfant, quelle injustice tu as subie

N'oublions jamais ce que fut ta vie ici.

Dans le recoin de ma mémoire, je garde le jour où j'ai découvert le Mémorial de Rivesaltes.

Le froid saisissant et le vent bruyant m'ensorcelèrent.

Les murs parlent en silence et réclament de l'aide.

L'écho poignant cache un passé troublant d'une mémoire en splendeur.

En marchant autour des baraques effondrées,

La vue des décombres m'a fortement touchée

Et en sortant, nos pas sur le parquet en bois,

Résonnaient tel l'écho des personnes autrefois

J'ai découvert le chemin de la mort,

J'ai ressenti des frissons dans tout mon corps,

J'avais l'impression d'avoir vécu dans ce camp,

Toutes mes émotions étaient mélangées.

Dans le recoin de ma mémoire, je garde le jour où j'ai découvert le Mémorial de Rivesaltes,

Où l'histoire sombre et lourde a laissé des traces,

Les baraquements, témoins muets d'époques tourmentées,

Des souvenirs gravés, où l'histoire restera ancrée.

Dans le recoin de ma mémoire,

Je garde des souvenirs intenses

Du mémorial de Rivesaltes

Devant les bâtisses grises je reste bouleversée,

Le vent glacial s'est levé à nos côtés,

Mais nous étions bien préparés.

En rentrant dans le mémorial les murs sont de couleur sang-séché,

En marchant dans le couloir sans parler nos pas résonnaient

Et ça faisait comme s'ils étaient avec nous.

Je ressentais la peur, l'angoisse et la tristesse.

Quand j'ai vu, j'ai compris, pas rire, mais pleurer,

Ce n'est pas une histoire, mais la réalité

Vous vous êtes fait tuer pour cette fraternité

Et qui ne vous remerciera jamais assez

Les retenus ont la vie dure
Trop souvent victimes de dictatures
Souffrant de conditions inhumaines
Luttant contre le rejet et la haine

Dans le recoin de ma mémoire,
Je garde le souvenir intense
Du mémorial de Rivesaltes,
Entre les murs du silence, l'histoire s'est montrée,
Des témoins qui racontent leur histoire à l'aide
De leur connaissance, sont-ils toujours fiables.
C'est ce que j'ai tenté de découvrir, derrière
Chaque témoignage, il y avait des années de recherche.

Le jour où tout a basculé,
Où nous avons vu l'enfer,
Baraquement, lieu de misère,
Où résident les fautes du passé,
Nous regardions les baraques sans vie
Essayons de nous imaginer leurs souffrances,
Debout, nous écoutions les échos de leurs cris,
Emmitouflés, nous marchions en pleine insouciance
Je me vois contempler ce lieu égaré
Tel le souvenir de ces milliers de déportés,
A qui nous avons ôté liberté et félicité
A qui nous devons mémoire et pensées
Une énorme liste posée au cœur du musée
Nous montrant plein de tués, de prisonniers
Impossible d'imaginer l'horreur vécue
Face à la terreur et la peur des détenus
Le vent martèle les baraques délabrées.
L'immensité de tous côtés est écrasée
Sous le poids des ténèbres du passé.
Si près de nous, toutes ces vies brisées.

Prix Poésie - Finalistes

Collectif

« Dans un coin de ma mémoire »

Collège Lo Trentanel de Gignac (34).

Enseignante lettres modernes : Marianne Giglio.

Ciel bas, brise marine, camp en ruines

Secrets enfouis dans le sable

Strates qui remontent du silence

Levée des ombres

Dans un coin de ma mémoire

Un endroit au milieu de nulle part

Dérobé aux regards

Vous étiez cachés, oubliés, ignorés

Internés, déportés, enfermés

Dans ces bâtiments à l'écart

La terre n'a t-elle gardé la trace de votre présence ?

Des cris, des coups, des pleurs, des balles ?

J'écoute la résonance des murmures et cris étouffés

Prisonniers trop longtemps de ces murs.

Les pierres ne font-elles pas jaillir les sombres heures du passé ?

Et les ruines poreuses ne souviennent-elles pas encore des échos de vos voix ?

Où sont passées toutes ces âmes égarées, perdues, absorbées dans la
douloureuse marche de l'histoire ?

Vous, vous ne demandiez qu'à vivre !

Affamés, forcés de travailler, vous étiez contraints de survivre

Chaque jour de plus était un jour gagné sur la mort.

Terre de sang, de terreur et de honte

La végétation a repris possession de ce site perdu

Comme pour recouvrir la violence et la douleur de l'histoire

Mais dans un coin de ma mémoire j'entends le bruit de vos pas.

Vous étiez les invisibles, les inaudibles.

Invisibles. Indésirables. Indésirés. Inexistants

Oubliés. Personne. Contraints d'être muets. Bâillonnés.

Présences fantomatiques aux corps sans visages.

Femmes, nourrissons, enfants, vieillards

Hommes, Innocents transis de froid

Frères humains

N'étiez-vous pas rongés par l'attente interminable d'un départ ?

Et le froid ne glaçait-il pas autant le sang que la peur ?

N'étiez-vous pas tenaillés par la faim ?

Cognés par le vent d'hiver ?

Sales, malades, fous de douleur ?

Le corps brûlé pendant les canicules l'été ?

Affamés, assoiffés, épuisés, accablés ?

Et à quoi rêviez-vous malgré la douleur ?

De voir la lumière ? La mer ? D'une quelconque échappatoire ?

De revoir votre terre ? Votre famille ? Vos amis ?

D'un refuge pour vivre en paix ?

De vagabonder sans entraves dans les prairies dans la fraîcheur d'un vent printanier ?

D'arrêter de vivre constamment dans la peur et l'attente ?

Et dans la nuit le mot liberté scintillait comme une étoile.

A quoi rêviez-vous encore ?

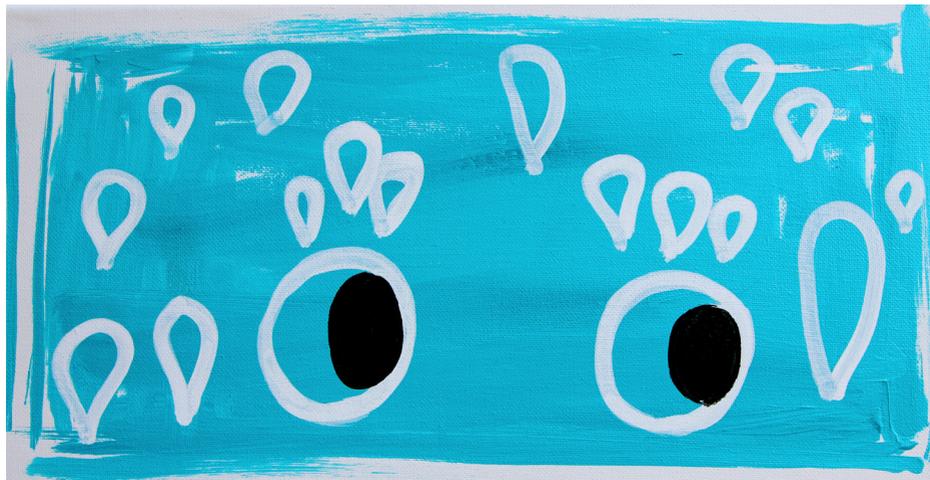
Ou alors corps recroquevillés, âmes blessées de peur

Vous aviez renoncé...

Renoncé à vos rêves, à l'espoir, à entrevoir un rayon de liberté ?

Renoncé à croire en une vie meilleure, renoncé à voir au-delà de ces barbelés ?

Vous étiez la chenille enfermée à jamais dans son cocon



Le poussin tué dans l'œuf
Le bourgeon qui n'éclora jamais !

Vous étiez notre passé, vous serez notre futur
Un présent toujours recommencé
Poussons en avant les leçons du passé.

Mais la haine se disperse encore à travers le monde
Avançant toujours sans relâche
Répandant son poison, propageant son ombre
Et l'histoire fait encore résonner les échos de vos souffrances dans son sillage
Elle, qui s'écrit chaque jour n'est-elle pas aujourd'hui tirée du même livre qui a inspiré votre passé ?
Et les désastres se répètent au présent sans s'arrêter...
Que le passé puisse rester passé
Que vos traces dans nos mémoires puissent
Repousser les territoires de la haine, du rejet, de la cruauté
D'une larme de déporté naîtra un océan d'espoir et de combats pour la paix.

Puissiez-vous reposer en paix
Vos noms sont gravés tout là-haut près des étoiles.

Prix Artistique - Lauréat

Podcast Collectif

« Nos voix, leurs souvenirs »

Lycée Aristide Maillol de Perpignan (66).

Enseignante histoire géographie : Lisa Ribo.

Prix Artistique - Finalistes

Pièce collective

« Cœur et corps lourds »

Lycée Alfonse Daudet de Nimes (30).

Enseignante d'espagnol : Olivia Garcia.

Prix Artistique - Récompensé

Emma Beliez

« Octet Sakowin Oyate »

Collège Romain Rolland de Saint-Jean (31).

Enseignante lettres classiques : Nathalie Dhellemme.

**Pour accéder à ces contenus audio et vidéo,
flashez le QR code ci-dessous :**



Prix Artistique - Finaliste

Mélyne Tralongo

BD « Inarrêtable »

Lycée Jacques Prévert d'Alès (30).

Enseignant : Gilles Dumoulin .

INARRÊTABLE





LES BOCHES NOUS
ATTAQUENT !!

FRIEN



Tout est flou et se
confond dans ce
brouhaha

J'ai tué en
oubliant leur tête

La Guerre nous déforme



J'ai du sang sur les mains,
De la terre dans les yeux



Je dois fuir



Vous me manquez Paul et Elise.

Les pieds dans les glaieuls, il dort. Souriant comme Sourirait un enfant malade, il fait un somme :

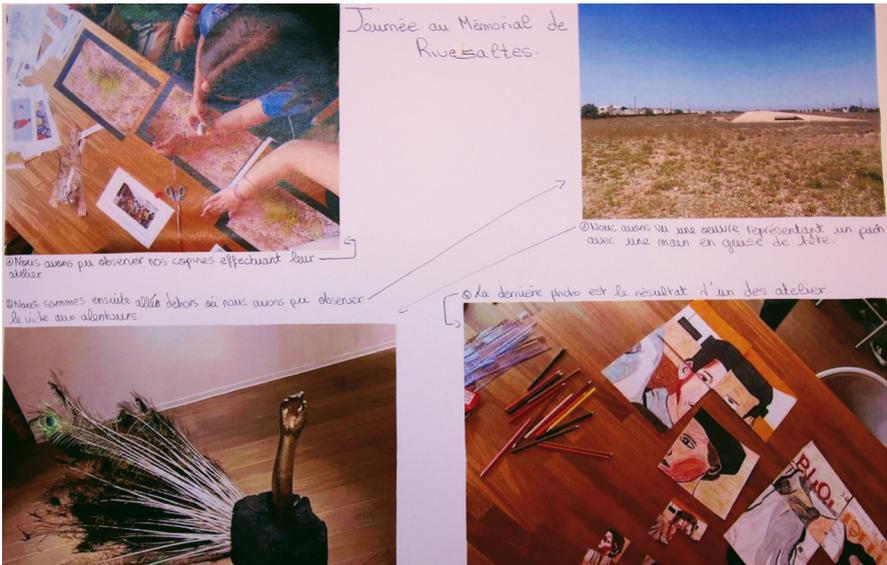
Paul

L'Histoire se répète Inlassablement...

Nature, berce-le chaudement : il a froid
Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille: Il a deux trous rouges au côté droit.
Rimbaud
Octobre 1870

Atelier «Hi-Story»

Réalisé lors de la remise des prix du 5 juin 2024



JOURNÉE DE REMISE DES PRIX



La

COLLECTIVITÉ

nous



d'oublier



empêche



Réflexion
ARTISTIQUE
sur notre
histoire passée



"eux et nous"



"chemin de la mort"



"Toujours
Bonne
Nuit"
"Toujours"



"Sur la grande porte en haut du Palais des Mémoires de Beaudouin. Tout se termine dans ce collage sur le thème de l'après-midi, une œuvre de l'histoire de la ville de Beaudouin. Le projet est un projet de l'histoire de la ville de Beaudouin. Le projet est un projet de l'histoire de la ville de Beaudouin."



"workshop"



"Tag"
sur l'histoire



Remerciements aux membres du jury

Hélène Legrais, Autrice.

Manuela Parra, Poétesse.

Julie Savelli, Maitresse de conférences en études cinématographiques et audiovisuelles à l'université Paul Valéry Montpellier 3.

Marie Landelle, Directrice du patrimoine des Pyrénées Orientales.

Laurence François, Elue avec une vice-présidence de la commission culture et langues régionales.

Bernard Revel, chroniqueur écrivain et président du jury des vendanges littéraires de Rivesaltes.

Olivia Egrot, chargée de mission création, vie littéraire et éducation artistique, Occitanie Livres et lectures.

Mireia Falques, Directrice de la publication, Editions Trabucaire.

Céline Penarrubia, Responsable du réseau de médiathèques Roussillon-Conflent et **Sandrine Rubio**, son adjointe.

Patrice Rolland, Responsable médiathèque Le Soler.

Olivier Cottreau, Directeur de la Médiathèque Saint-Hippolyte.

Virginie Rubira, Inspectrice de l'Education Nationale - Enseignement Général (lettres, histoire, géographie).

Frédéric Miquel, Inspecteur pédagogique Régional de Lettres.

Marie Gola, Chargée de mission DAAC, littérature, écriture et poésie.

Elisa Iglesias, librairie Torcatis, Perpignan.

Claude Faber, librairie OxyMORE, Port Vendres.

Frédérique Provencale, librairie Libambulle, Prades.

Naoual Aboulghazi, Agathe De Clerq, Anja Goegel, Mathéo Gorlier, Maxine Debacker, Lana Martinez-Sibieta, Jeunes Ambassadeurs du Mémorial du Camp de Rivesaltes.

Mathieu Canal, Marie-Laure Picard, Benjamin Albert Sorel, Professeur.e.s du service éducatif du Mémorial du Camp de Rivesaltes.

Un remerciement **aux élèves**, à l'artiste **FO7**, aux enseignants du service éducatif et à **Julie Savelli** pour les ateliers organisés lors de la remise des prix, qui s'est déroulée au Mémorial du Camp de Rivesaltes le mercredi 5 juin 2024, et qui ont permis de réaliser les visuels de ce livret.

-POUR- Mémoriaires

Concours d'écriture



Production des élèves réalisée lors des ateliers menés avec le Service Educatif du Mémorial.



Mémoriaires
du camp de rivesaltes